

Surtsey, notes au pas de la lettre

Ces notes je les ai prises en arpentant Surtsey ou étendu dans une coulée de lave, à même le sable, une plante à trente centimètres des yeux. La marche est un révélateur de songes. La difficulté du parcours n'altère pas le fil de la réflexion. Comme le regard qui passe d'une pierre à l'autre et se fixe de temps à autre sur l'horizon ou le sommet, les pensées tressautent, chahutées par le chaos du sol. Le vent saisit le visage, le froid engourdit les doigts, le soleil aveugle ou éclaire. Il faut retrouver ce carnet et ce crayon dans un coin de la poche.

A la descente de l'hélicoptère qui nous dépose sur l'île, je suis d'abord saisi par l'odeur, puis par le déséquilibre, le corps courbé, ne sachant où poser le pied. Le vent et les pales tourbillonnantes me couchent au sol et me font vaciller.

Instinctivement, je prends garde à n'écraser la moindre espèce de plante ou d'insecte. Mes premiers pas sur l'île sont hésitants, bienveillants, attentionnés. La végétation semble si rare et fragile que je veux l'épargner, éviter toute maladresse.

Jamais l'appréhension d'un espace n'aura été aussi forte. Cette île dont j'ai d'abord rêvée, puis vue du ciel s'offre maintenant sous mes pieds. C'est l'expérience du pas qui va guider ma perception de l'île.

Me reviennent en mémoire les mots d'Antonio Machado : "le chemin se fait en marchant".

Je balaye du regard l'horizon et le lointain et je pose les yeux sur d'autres paysages, à plus petite échelle. Je me laisse aspirer par les odeurs de soufre plus prégantes et les nuages de vapeur qui se mêlent à ceux du ciel.

La chair de la terre offre à découvert ses vergetures, ses creux, ses fines ravines qui entaillent la roche. Ailleurs, c'est l'impression d'une vision d'entrailles qui me bouleverse.

Tous les paysages que je connais de l'Islande semblent se concentrer ici. Surtsey est une île et un lieu si puissant que l'on en oublierait qu'il se situe dans l'océan. Pourtant l'île existe autant par ses bords que par ses centres, ses deux cratères : Surtungur et Surtur.

Marcher, oublier le temps, vivre au rythme du pas et de la lumière des longues journées d'été.

Terre sans chemin ou Premier jour

Pour la première fois, j'arpente une terre sans chemin. Je m'interroge, me demande comment choisir un itinéraire, me fixer un but. J'entrevois plusieurs manières de me "faire" au lieu (le connaître, m'y habituer) : Commencer par en faire le tour, suivre le trait de côte autant que cela est possible, emprunter de façon aléatoire les lignes du paysage. Je me lance finalement à l'assaut du sommet pour, du regard, pouvoir circonscrire le territoire. La pente est abrupte, j'ai le souffle court. Tantôt mon pied est tendu vers le haut, tantôt perpendiculaire à la pente. La dénivellation est importante, l'ascension semble un peu dangereuse mais en réalité la moindre aspérité de la roche (tuf à palagonite) accroche la semelle. Je n'ai jamais connu une telle sensation sous mon pied pendant une marche.

Se positionner au sommet de la falaise de Surtungur, au nord-est de l'île, c'est se retrouver à pic d'une falaise vertigineuse de plus de cent mètres. En repérage, vu d'avion, j'avais été impressionné par cette paroi qui plonge dans l'océan en des versants parallèles serrés comme les premières phalanges d'un poing fermé.

J'évoquais le vacillement, là c'est celui du vertige, celui des pensées au bord du gouffre, face au vent. Sur le chemin de crête où je progresse lentement, le hurlement des mouettes se mêle au grondement de l'écume qui se forme contre les récifs. Je croise le regard effrayé d'oisillons nichés dans les cavités. Je risque à me pencher vers le vide. Je prends conscience que marcher sur Surtsey, c'est aussi sans cesse redresser la ligne d'horizon, tant le sol est instable et inégal. Comme sur un bateau, on navigue à vue mais les amers sont terrestres, dès que l'on se retourne vers l'intérieur de l'île.

À la fin de la journée, sans que je n'y prête attention, je m'aperçois en relisant la carte que la trace de mon premier parcours sur Surtsey forme un ∞ , signe de l'infini.

J'aime souvent imaginer que chaque pierre contient la carte du paysage dans lequel elle s'inscrit. Mais ici toutes les pierres portent le feu en elles et les cartes sont brouillées, et ne sont qu'écritures et lignes palimpsestes.

J'apprends le terrain. Mon parcours est guidé par la topographie du lieu, mais surtout par la consistance de ce que je foule de mes pieds. L'image rend peu compte de cet état du sol, tantôt dur, doux, friable, souple, rugueux. L'image ne fait qu'effleurer la surface.

Mes pas soulèvent des empreintes de poussière. En traversant certains endroits encore vierges, les traces s'inscrivent durablement dans le paysage. Chaque regard qui bute sur le sol est une rencontre, une pierre différente des autres, une plante... Le corps suit ces marques et donnent

encore un cap nouveau qui m'entraîne temporairement vers un autre point de l'île. La marche est aléatoire. Je prends conscience de mon chemin. Le retrouver sera simple, il me suffira de retourner « dans » mes pas.

Je n'ai pas pris beaucoup de photos aujourd'hui, j'ai profité du beau temps, d'une lumière puissante qui porte la vue au loin, pour filmer l'horizon dégagé. Je me suis laissé envahir par la force du lieu. Je suis impatient. Il me tarde que les nuages fassent leur apparition. Ils couvriront d'une chape grise les sommets de l'île. J'aime observer dans l'ombre.

À l'échelle du paysage ou Deuxième jour

Déjà vingt quatre heures que je suis sur l'île, les pas d'aujourd'hui commencent à croiser ceux d'hier. Le ciel s'est couvert comme je l'attendais.

Je rencontre une trace inattendue. Quelque temps, j'emboîte le pas d'un autre, curieux de son regard, puis je quitte la ligne pour faire mon chemin et me retrouver seul. Au loin, j'aperçois des silhouettes, chacun est parti seul vers son but, suivre le programme de sa journée.

Ce matin, en partant du refuge Pálsbeer, j'ai longé Austurbunki par le sud-est pour rejoindre le nord, et découvrir ce qui jusque là, sur la carte, s'apparentait à une plage. C'est pour ainsi dire la seule partie plate de l'île. Avec Vanessa, nous appelons cet endroit : "la langue", comme une langue de terre... Quand on découvre un lieu, les premiers temps, pour se repérer, on invente souvent sa toponymie. En fait cette langue, je la vois plutôt comme une queue qui serpente au gré des courants qui la balaient. La série de photographies aériennes prise par le service de cartographie Landmælingar montre l'évolution de l'île depuis son éruption continue de 1963 à 1967 jusqu'à ce qu'elle se stabilise ces dernières années. Les côtes de l'île ont souvent varié sur cette partie nord de l'île, apparaissant, disparaissant, se courbant, s'épaississant, s'affinant.

Au début du chemin, à trois cent mètres du refuge, la végétation est parsemée. Des piquets sont dressés pour repérer et répertorier les nouvelles espèces et suivre leur croissance. Après presque deux heures de marche lente, j'arrive à cette pointe. L'Islande est face à moi, à une vingtaine de kilomètres.

Depuis que nous projetions d'aller sur Surtsey, nous fantasmions sur cette partie de l'île qui, selon les récits que nous avons recueillis, nous semblait accostable par bateau. Nous nous étions même préparés à rejoindre Surtsey en partant de l'île principale des Vestmann :

Heymaey. Cette zone, apparemment hospitalière sur la carte, semblait plus hostile sur le terrain et on ne pouvait plus douter qu'une opération d'accostage, comme nous l'avions imaginé, aurait été périlleuse. L'année qui précédait notre invitation sur Surtsey par les scientifiques de *Surtseyjarfélagið*, nous avons essayé de convaincre les sauveteurs marins locaux de nous y emmener mais heureusement, avec raison, ils nous en avaient dissuadé.

De gros blocs arrondis bordent l'abîme océanique. Les vagues fouettent en permanence la côte avec un violent ressac. Il faut croire que sur Surtsey, rien ne peut être doux et accueillant. Pourtant, j'y ai découvert « la perspective des échoués » : troncs d'arbres, objets divers, tombés de cargos ou de bateaux de pêche. Après des mois d'errements sur les flots hivernaux, balancés par les vagues, ils s'échouent à deux cent mètres du rivage, sur cette longue bande de terre quatre à cinq mètres au dessus du niveau de la mer. J'en ai dressé un petit inventaire : « Les jumeaux, la carcasse, les îles, la brochette, something broken, le compas, la boîte, le tube, l'absent, la terre est ronde, la pôle, le cercle, les prisonniers, les disparus, le dégonflé, les oubliés, les égarés, la bombe, le sapin de Noël, les veilleurs, la découverte, le massacre, les jouets. »

C'est sur le bout de la langue aussi, qu'en fin de journée les animaux aiment s'approcher de l'île. Les colonies d'oiseaux s'accrochent à la falaise tandis que les phoques nous narguent à cent mètres de la côte. Il n'y a pas de vent. L'océan est d'huile. Au loin, la ligne d'horizon est marquée par la côte islandaise (supprimer) et la brume de terre, d'où émergent les deux glaciers Myrdalsjökull et Eyjafjallajökull. Ce dernier est connu pour ces caprices éruptifs de 2010. Il y a du merveilleux et du sublime dans ce paysage.

Durant ces quatre jours passés sur l'île, par tous les temps, à toutes les heures de la journée, et même lors des nuits courtes, l'archipel des Vestmann veille sur nous. L'omniprésence de ces paysages flottants, "Symplegades" de l'Atlantique Nord offre un horizon presque rassurant pour nous, volontairement isolés. Nous sommes tous bien sur Surtsey. L'île est accueillante en été, "féminine" nous dit Erlyngur. C'est ce que raconte ses creux et ses formes gracieusement arrondies, ses petites zones sablonneuses à l'abri du vent. Chacun interprète la morphologie à sa façon: impression souvent liée à l'attachement pour l'île. J'avais déjà eu cette impression à force de regarder la carte et les vues aériennes.

Le soir, l'équipe se retrouve au refuge. Dîner sur la large table en bois autour d'un rôti de macareux et vin joyeux que nous avons apportés. Les histoires se croisent et se partagent. Après le repas, nous nous affairons aux tâches ménagères. Les entomologistes, eux classent méticuleusement leurs insectes tandis que Sturla, le vieux botaniste, passe son temps à mettre ses notes au propre, sans doute pour ne rien perdre de ses observations de la journée.

Observations ou troisième jour

Le troisième jour, les chemins se dessinent vraiment, les traces des pas s'orientent vers la partie sud de l'île, celle que j'ai la moins fréquentée jusque là. Pour se déplacer, on suit les longues coulées de laves, sortes de tunnels aériens s'étirant à la surface comme des serpents de roche. La croûte épaisse et bulbeuse traduit la présence importante de gaz au moment des coulées. Ces « tentacules » de lave plongent jusqu'à la mer. C'est dans cette zone que la première colonie végétale s'est établie. Le sol est couvert d'un large tapis de massifs végétaux. Nous aidons les scientifiques pour le relevé des nids d'oiseaux et la présence des œufs. La roche, ici plus qu'ailleurs, est croustillante. Elle m'évoque une pâtisserie! On pose le pied sans savoir si la croûte du sol pourra nous porter. Ici, on peut brutalement s'enfoncer de plusieurs dizaines de centimètre. On frète les moindres cavités. Une plume s'accroche à une partie saillante ou une trace de guano deviennent vite un indice pour accroître l'attention. Les mouettes hurlent autour de nous. Leurs cris stridents sont incessant depuis notre arrivée mais je ne les entendais que sourdement. À présent, j'en prend conscience... de façon de plus en plus oppressante.

En fin de journée, je pars vers l'ouest, en direction d'un large cratère repéré sur la carte et dont un des membres de l'équipée m'a parlé la veille.

Le cri perçant des mouettes et le fracas des vagues contre la falaise continuent de faire un vacarme assourdissant. J'ai remarqué que, selon l'orientation du vent et la topographie de couloirs, de trous et de pans de falaises, je pouvais me retrouver des espaces de silence qui offraient une étoffe de velours feutré. J'en profite pour faire une pause, recharger le dos de mon Hasselblad, noter encore quelques réflexions. Depuis que je suis arrivé, j'essaie de prendre la mesure de Surtsey. J'arpente. L'île n'est ni grande, ni petite : cent quarante hectares, mais en fait la surface importe peu. C'est la difficulté du terrain et la sollicitation du regard qui rend le temps de déplacement imprévisible. Combien me faut-il de temps pour rejoindre ce point, puis je passer par là ? Le chemin est fait de surprises mais aussi d'obstacles.

Depuis le premier jour, je marche pourtant d'un bon pas, sans vraiment faire de longs arrêts, curieux de tout ce qui m'entoure, à l'écoute de ce que je ressens et de ce qui m'inspire. Nous savions lorsque l'on nous a autorisé à venir sur l'île que notre temps sur Surtsey serait compté. Quatre jours, c'est long et court à la fois. J'avais préparé un plan de travail mais la réalité de l'expérience a été plus forte.

J'arrive au bord du gouffre.

Chaque cratère est un monde et celui de Surtungur en est un nouveau. J'y passe plusieurs heures en cette fin de journée. Ici, le vent ne pénètre pas, les mouettes ont cessé leur hurlement. À cet instant, tout est paisible. Pour autant, il est facile d'imaginer qu'il fût un temps où ce cratère n'était qu'une gueule béante, une gorge effroyable, tellurique et bouillonnante, entre terre, feu et eau. C'est pour moi l'endroit le plus impressionnant de l'île, le plus tortueux, le plus secret. On s'y sent absolument seul. S'y enfoncer, c'est pénétrer le ventre du diable. La roche est déchiquetée. La pierre n'est pas seulement grise, marron ou noire, comme les basaltes que l'on connaît, elle passe du bleu-violet au rouge carmin en passant par le jaune-or. Selon l'intensité de la lumière et de son orientation, les éboulis rougeoient ou se ternissent. La lave fraîche est recouverte d'une variété de mousses âpres et sèches apportant leurs palettes de vert et de gris. Puis vient l'ombre du soir.

Jamais la pierre et la topographie d'un lieu ne me sont parues aussi organiques. La pierre se fait chair faite de blessures. La lave, tellement fraîche, porte encore la trace de ses états liquide et gazeux. On entendrait presque le tumulte de sa remontée à la surface, ses ronflements, ses sifflements, ses éclaboussures. Difficile pour autant d'imaginer sa température de fusion à plus de mille degrés. Encore aujourd'hui, c'est comme si la terre, tel un corps humain, exhibait ses viscères à ciel ouvert.

Je ne sais plus comment je me suis mis à penser aux églises troglodytes d'Éthiopie, creusées dans la roche et le sable. Ici l'architecture est de mousse et de pierre, ses tunnels et ses gouffres sont des dédales infernaux. Ici, rien n'est lisse, tout est rêche, désordonné, instable. C'est un véritable chaos.

Un soir, je me suis installé là, j'ai ancré mon trépied dans le sol. J'ai filmé à 360° d'un même point. La caméra fixant des zones les plus proches au plus lointaines. De façon générale dans les paysages volcaniques, les accidents du sol créent souvent des points de vue qui trompent toute notion de perspective et d'échelle. L'œil se perd dans les roches informes, les entailles,

les veines, les fissures, les éclats...les craquelures, les failles, les percées, tout cela sans le moindre indice d'échelle.

Dans cet antre, l'écho du silence est si lourd que l'on préfère traverser sans éveiller l'attention. Mais c'est presque impossible sur Surtsey, le sol « croustille » encore sous les pieds. Le moindre craquement résonne et remplit l'espace. Les blocs résistent dans un équilibre précaire et fragile, le sol est friable. Je marche tout en retenu, prudemment. Il est difficile de ne pas penser qu'il (Surtur) peut se réveiller à mon prochain appui.

Il y a des endroits où l'on ne préfère pas faire trembler la terre. Partout sur Surtsey et surtout ici, on a l'impression que la nature nous observe, dans l'ombre comme en pleine lumière. Les silhouettes ne présagent rien de bon, tant ce bestiaire de rochers est varié et suscite l'imaginaire. Ce n'est pas étonnant que des elfes soient présents jusqu'ici.

Toutes ces cavités étroites, ces gouffres mènent vers l'obscurité la plus profonde, probablement même qu'il y a des tunnels. Savoir où ils mènent c'est une autre chose... vers une autre île? au centre de la terre? Dans les légendes, une île sans tunnel, cela n'existe pas. C'est comme une île sans histoires.

Peut-être parce que je n'ai pas connu beaucoup d'expériences sur des volcans, j'ai souvent ressenti cette forme de crainte naïve. Je me souviens de randonnées sur d'autres volcans d'Islande, à Java sur le Bromo et le Mérapi, en Italie sur les pentes du Vésuve, du Stromboli ou de l'Etna et même en Auvergne, des volcans bien endormis. Avec une sorte d'inquiétude, j'avance à pas feutrés, comme on s'approche d'un animal sauvage que l'on ne veut pas effrayer. C'est toujours la même image, le sol glisse sous mes pieds, le volcan m'aspire dans son sein ténébreux.

En retournant vers le refuge, assez tard, je prends une nouvelle fois conscience de la difficulté d'appréhender l'échelle du paysage. L'homme ne peut se sentir que dépaysé, avec bien peu de repère. J'incline mes yeux vers le sol, là où commence à apparaître des traces d'humidité, puis la forme d'une goutte et constater qu'une plante ne trouve pas refuge par hasard. Elle prend place au centre de ce petit enfoncement rocheux ou sableux. Mais le plus beau est sans doute la goutte qui siège au creux de la plante ou au bas de sa tige.

Ce soir, j'ai l'impression que l'île est immobile. L'air est léger. Rien ne semble bouger, exceptés les ombres et les fumerolles. Mais à plus petite échelle, le sable comble les trous, quelques longues herbes folles, qui toutefois portent un nom scientifique, ploient sous le vent et de leurs pointes tracent un arc de cercle parfait sur le sol.

Je n'ai jamais l'heure sur moi mais je sais que la journée est passée. Il commence à faire froid. Je dois rejoindre l'équipe. Je serais sûrement le dernier.

Choisir sa pierre dans l'ombre ou Quatrième jour

Au lever du dernier jour, tous s'affairent pour remettre le refuge en ordre. Ce matin, c'est la dernière possibilité de faire un tour. Je pars vers le sud, vers l'océan grand ouvert. Je n'ai pas tout à fait exploré ce coin. Je vais y faire quelques images

L'hélicoptère doit nous récupérer en début d'après midi. On ne connaît pas exactement l'heure car tout dépend des priorités de vols qui seront établies pour cet hélicoptère dédié normalement aux secours. On guette le ciel d'un oeil, non pas pour observer le temps mais pour voir si "l'oiseau" s'approche. Cela étant, son grondement nous avertirait bien à l'avance. Comme les autres, je me dis que je resterais bien encore un peu. Personne ne s'éloigne.

J'ai toujours eu une forme de fascination effrayante et attirante pour les phénomènes volcaniques Je me souviens d'images filmées par les Krafft ou Haroun Tazieff, celle de l'Erta Ale en Éthiopie particulièrement, qui montre ces cratères dans cette impressionnante plaine de située en dessous du niveau de la mer.

Les premières images de Surtsey, je les découvrais un vendredi soir dans l'émission Thalassa. Elles montraient l'éruption sous marine de l'île. Les images vues d'avion étaient tellement spectaculaires et marquantes, qu'elles furent pour moi inoubliables. L'avion tournait autour d'épaisses explosions de cendres noires et blanches qui formaient comme un immense bouquet grisâtre mêlé de gerbes noires. L'île apparut ainsi en deux jours.

Lorsqu'il y a une dizaine d'années, l'on me reparla de l'île, les images remontaient soudainement à la surface.

J'ai récemment appris que Surtsey n'était plus tout à fait la dernière île apparue sur terre. Une page wikipedia qui recense ces îles : "List of new islands". La plupart sont des îles volcaniques comme Surtsey dont les scientifiques déclarent qu'elles resteront durablement émergées à l'instar de Nishinoshima au Japon. La plupart des autres îles n'auront qu'une existence très brève. Puis il y a celles toujours en potentiel devenir comme Ferdinanda, au large de la Sicile, qui culmine à une altitude négative de moins huit mètres.

Je prends du recul sur ces trois jours passés ici.

De Surtsey, je garde la vision d'une photographie instantanée noir et blanc, d'un temps géologique où l'on voit la lave figée dans son aspect liquide où les bulles de gaz viennent

d'exploser. Par dessus le calque d'une photographie couleur où la végétation naissante apporte les preuves d'une vraie création. La vie est là. L'impression de fraîcheur est prégnante.

Les effets du relief et des matières sont si présents que le pas comme le regard sont en exploration permanente. C'est une véritable errance. Les idées défilent et se fixent parfois sur un détail. Comme dans le désert, c'est une façon de marcher où chaque pas exacerbe une tension particulière dans la présence corporelle et la perception visuelle : un "être là" entre le sol et l'horizon, entre le proche et lointain, entre concentration et méditation.

L'Islande est un pays merveilleux et sublime. La nature est le monument des Islandais au sens historique comme au sens de sa grandeur, de sa démesure. Bien des lieux donnent à l'homme une impression d'isolement. Depuis que je viens en Islande, j'ai souvent dit en forme de boutade, et pour oser quelques comparaisons, que Geysir, le fameux geyser des cartes postales était le site emblématique du rapport des islandais à leur nature, leur "monument", la trace de leur histoire. Simplement ici, l'écriture de la roche n'est pas l'oeuvre des hommes mais celle du feu provenant du noyau terrestre. Si Geysir est "la tour Eiffel des islandais", Surtsey est leur Lascaux.

Depuis des années que nous mûrissons ce projet, avec Vanessa, nous disons toujours "aller sur Surtsey" (comme on va sur la Lune ou sur Mars). L'usage aurait peut-être voulu que l'on dise "aller à Surtsey" comme on dit aller à Bréhat ou à Ouessant. Quoiqu'il en soit il était devenu important pour nous d'y poser les pieds et que cette île ne soit pas qu'un désir ou un rêve.

Sur Surtsey, choisir une pierre n'est pas si simple. C'est un paradoxe, alors qu'elle est recouverte d'un échantillonnage de roches si varié. Les pierres sont magnifiques sans être précieuses. Le basalte est très léger, provient d'éboulis, se détache par plaques éclatées par le temps. Je finis par me décider et je fais comme à mon habitude, je choisis ma pierre dans l'ombre.

Nous repartons par les airs et faisons un dernier survol de l'île. Là je réalise que j'aurais voulu marcher en ayant les yeux derrière le dos.